

Le yiddish selon Weinstock

Nathan Weinstock vient de publier *Le yiddish tel qu'on l'oublie*, aux éditions Métropolis. Il s'en entretient avec Vincent Jaury.

Quand est née la langue yiddish ?

On considère généralement que le yiddish est né sur les bords du Rhin vers l'an mil. Au départ, nous avons affaire à un surgeon du parler *Mittelhochdeutsch* de la région, enrichi d'apports hébraïques, araméens et romans, auxquels viendront s'ajouter ultérieurement des éléments slaves et autres. Cet ensemble mouvant va fusionner en engendrant des structures grammaticales propres (par exemple, le pluriel sémitique du mot *dokter* : *doktoyrim*)

qui lui donneront sa spécificité. Il s'agit donc, à l'égal de l'anglais ou du rhéto-roman, d'une langue de fusion. On peut affirmer en tout cas qu'en 1372, date de la rédaction du manuscrit de Cambridge, le yiddish est une langue à part entière.

Le yiddish, dites-vous dans votre livre, est une langue qui au sein même de la communauté juive est largement méprisée. Pourquoi ? Le rôle, la fonction et la signification du yiddish ne peuvent se comprendre que par rapport à la relation symbiotique qu'il entretient avec l'hébreu. Il s'agit d'un rapport fluctuant par essence, au sein

duquel le yiddish a tendance à « phagocyter » l'espace que lui libère l'hébreu, langue du rite et de la culture rabbinique et savante, qui de ce fait est non seulement sacrée mais aussi auréolée de prestige.

Initialement, la littérature yiddish était essentiellement destinée au public juif insusceptible de lire un texte hébreu – femmes, personnes dépourvues de culture rabbinique ou ignorants (*amratsim*) – et relevait plutôt du registre profane, circonstance qui ne pouvait que contribuer à sa déconsidération. Même lorsqu'on s'en servait à des fins religieuses, on « rehaussait » le

contenu du texte en l'agrémentant d'un titre en hébreu. C'est pour le même motif que la première édition des contes yiddish de Rabbi Nahman de Bratslav a été publiée dans une édition bilingue, la traduction hébraïque étant placée délibérément en tête de page.

Dès l'apparition du mouvement juif des Lumières, ses partisans (les *maskilim*) mènent un combat acharné contre le yiddish, perçu comme un « jargon » dégradant, hochepot d'hébreu et d'allemand dialectal qui ne peut que faire horreur à tout homme cultivé. Moïse Mendelssohn incarne ce rejet violent qui est le fait de toute l'élite juive, rejoignant sur ce point l'opi-

nion commune (encore que certains hébraïsants chrétiens aient marqué un vif intérêt pour le yiddish).

L'attitude du jeune Goethe contraste curieusement avec cette attitude générale. Dans la foulée de son intérêt pour l'hébreu biblique, il a manifesté son indépendance d'esprit en s'attachant à étudier ce parler qu'il désigne plaisamment du nom de « *judéo-allemand baroque* ».

Soucieux de répandre leurs idées et d'encourager les masses juives à abandonner le yiddish, les *maskilim* seront amenés à écrire en cette langue. Paradoxalement et bien involontairement, ils donneront ainsi une impulsion décisive à la littérature yiddish moderne.

À mon sens, l'attrait que le yiddish a exercé sur Kafka s'explique non seulement par des facteurs d'ordre biographique, mais également par son époque. Les Juifs de culture allemande commençaient à redécouvrir les richesses de la culture ashkénaze traditionnelle (pensons à Martin Buber, par exemple). Pourtant, Kafka ne semble avoir connu du yiddish que l'équivalent du théâtre de boulevard. C'est un signe de sa grandeur et de son intuition que d'avoir su dégager de cette matière assez pauvre la profondeur et la richesse de l'âme yiddish.

Et pourtant, dites-vous, loin de n'être qu'une langue des simples, le yiddish a été pendant des siècles un vecteur de la culture européenne, la seule langue à incarner un « cosmopolitisme réel », selon l'expression de Rachel Ertel...

Notre perception du yiddish a été modelée, pour chacun d'entre nous, par la connaissance vécue



du monde yiddishophone. Dans mon cas personnel, par exemple, ce fut le milieu juif orthodoxe d'Anvers où je me suis trouvé plongé à l'âge de sept ans et qui se situait à mille lieues de la littérature yiddish profane. Chez d'autres, elle résultait de l'imprégnation par un milieu familial issu de l'immigration ou d'Alsace, où le yiddish renvoyait tout à la fois à l'intimité familiale, souvent marquée par la lecture d'un quotidien yiddish ou par la fréquentation périodique de représentations théâtrales ou musicales en cette langue, ou encore au militantisme politique dans la microsociété juive.

Cette culture yiddish était certes vivante, mais – sauf pour certains – totalement détachée de son socle historique, c'est-à-dire de la tradition culturelle antérieure au XIX^e siècle. Ce qui ne doit pas nous étonner : le locuteur français moyen n'est pas imprégné non plus de Montaigne ou de Pascal. Or la caractéristique de la littérature yiddish ancienne, sa singularité, c'est de se trouver au confluent des traditions celtiques (les romans de chevalerie), germaniques (la version la plus ancienne que l'on connaisse de la Saga de Hilde figure dans un manuscrit yiddish) et romanes, en attendant de s'enrichir des influences slaves.

C'est ainsi que le *Bovè-bukh* d'Élie Bakhur Levita, emprunté au récit de Sir Bevis Hampton – mentionné par Shakespeare dans *Henri VIII* –, tel qu'il a été transmis en dialecte vénitien et en parler toscan (Buovo d'Antona), introduit, comme le souligne Jean Baumgarten, l'*ottava rima* dans les lettres yiddish. Et il n'est pas inutile de préciser que l'auteur – par ailleurs éminent talmudiste, kabbaliste, commentateur des Psaumes et lexicographe – est une figure typique du savant de la Renaissance, familier du cardinal

Gilles de Viterbe et de Pic de la Mirandole.

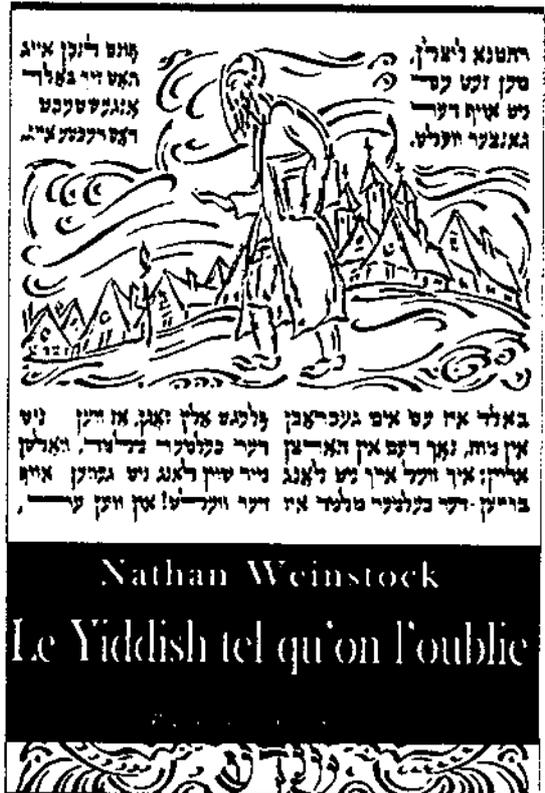
Le rôle de la presse yiddish, dès le XVII^e siècle, souligne cette extraordinaire ouverture aux courants culturels européens. Par ailleurs, l'accueil fait aux mouvements d'avant-garde européens par le modernisme yiddish – ainsi, la revue *Khaliastra*, étudiée par Rachel Ertel, ou encore l'œuvre de Moyshe Broderzon, que Gilles Rozier a révélée au lecteur francophone – illustre le cosmopolitisme que vous évoquiez. Disponibilité et symbiose qui s'inscrivent dans le vaste cou-

rant de la renaissance culturelle juive des trente premières années du vingtième siècle, comme l'a fort bien mis en évidence Delphine Bechtel.

Votre livre présente de nombreux textes yiddish. Que nous apprennent ces textes sur le monde juif, et même peut-être sur notre monde d'aujourd'hui ?

J'ai conçu mon livre non comme une anthologie de textes littéraires mais plutôt comme le reflet d'une civilisation engloutie. C'est pourquoi, dans la sélection des documents retenus, j'ai tenu à privilégier ceux qui pouvaient nous faire ressentir – si je puis m'exprimer ainsi – la pulsation de la vie quotidienne dans le monde ashkénaze traditionnel.

Cependant, en confrontant des documents que des siècles séparent, on ne peut qu'être frappé par la rémanence et le resurgissement d'un certain nombre de thèmes, dont celui de la menace perma-



nente, de la *rishès*, la méchanceté inhérente à la détestation des Juifs. Et ce qui s'avère tout aussi fascinant – c'est ce qu'on pourrait considérer comme le versant positif de la continuité –, c'est l'attachement tenace à l'identité et à la tradition, y compris chez ceux qui proclament s'être détachés de la foi : il suffit de parcourir les pages que l'anarchiste Frumkin consacre à Bernard Lazare et à l'affaire Dreyfus pour s'en convaincre. Et chez tous s'affirme, encore que souvent de manière implicite, cette foi en la pérennité juive, fondée – quoi que l'on en dise – sur le *bitakhon*, la confiance en l'Éternel. Même si chez certains elle se présente sous l'apparence de la croyance au Progrès ou aux Lendemain qui Chantent. Finalement, nous sommes bien « un peuple à la nuque roide ».

Nathan Weinstock, *Le yiddish tel qu'on l'oublie*, Métropolis, 494 pages, 34,60 euros.